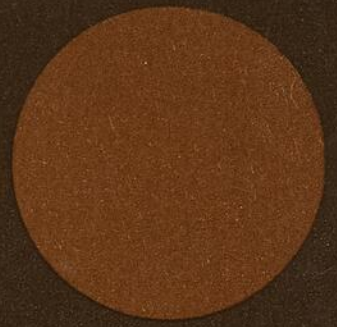


ER  
02-10

15

# la nouvelle barre du jour

NOVEMBRE 1977



60

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR  
NUMÉRO 60  
NOVEMBRE 1977

---

*Secrétaire de la rédaction*

Jean Yves Collette

*Collectif:*

Nicole Brossard

Michel Gay

Jean Yves Collette

*Conseil graphique:*

Michèle Devlin

*Distribution exclusive:*

Dimédia Inc.

539, boul. Lebeau,

Saint-Laurent, Qué.

(514) 336-3941

*Toute correspondance doit être adressée à:*

La Nouvelle Barre du Jour,

C.P. 131, Succ. Outremont,

Outremont, Qué. H2V 4M8

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent. La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la Nouvelle Barre du Jour est strictement interdite.

# SOMMAIRE

---

## *FICTIONS*

- 4      **MOISI**  
         Louise Bouchard
- 10     **MA GUENILLE PRÉFÉRÉE**  
         Jean-Pierre Guay
- 15     **CONTRE VENTS ET MARÉES**  
         Denyse Hébert-Richard
- 19     **UNE VIE PRÉMATURÉE**  
         Jean Yves Collette
- 30     **PLAQUE TOURNANTE**  
         Michel Gay

- 
- 38     *HISTOIRE D'ÉCRIRE*  
         **MINE DE RIEN**  
         Michel Beaulieu

- 
- 53     *ESSAI*  
         **L'ÉCRITURE RÉFLEXIVE AU QUÉBEC**  
         Marcelle Brisson

- 
- 65     *COMMENTAIRES*
-

## Fictions

Renouveler les habitudes de lecture et d'écriture: des oeuvres de fiction engagées dans les voies diverses de la pensée et des recherches créatrices.

FICHT

**MOISI**

**Louise Bouchard**

Moi, je ne vois que ce que vous voyez, je me fie à vous.

Maurice Blanchot.

DOUCEMENT l'enfant la regarde.

L'idée, ou l'expression plutôt de ce regard s'impose. Sa douceur surtout — essentielle — obsédante. Cette vision, comme un écran, bloque l'accès à la mort comme au présent. Elle la précède, dressée devant, et empêche qu'on se rende jusqu'à — Elle.

Longtemps elle le garde. Il ne bouge pas. Elle dit: «Vous êtes là?» Elle le vouvoie tellement elle se sent loin. Elle pense qu'elle en a eu un autre qui ne levait pas les yeux sur elle, qui ne suppliait pas. L'autre, elle voulait l'attirer, le distraire d'une passion dont elle était rejetée. Mais celui-là, comme il s'attache à elle par le très puissant et unique lien d'un regard fasciné. Elle ne sait pas comment s'en déprendre. Elle chante d'une voix épuisée «Ferme tes jolis yeux...» et se met à pleurer. Elle tourne la tête (vers vous?) et dit: «Croyez-vous — êtes-vous sûre — que cet enfant soit le mien? J'aimerais, voyez-vous, qu'il ————. Son regard me rend malade. Comment pourrais-je jamais lui donner ce qu'il demande?»

*Vous:* «Mais ELLE ne parlera pas.»

(VOS RÊVES DÉRANGENT LE SIEN. À CÔTÉ, OU EN MARGE, ON AURA IMAGINÉ QU'ELLE A ENCORE DONNÉ NAISSANCE À UNE MORTE. C'EST LA DEUXIÈME FOIS. ELLE SOUFFRE POUR RIEN. LES MORTES LUI VIENNENT MALGRÉ ELLE. ELLES SORTENT DE SES ENTRAILLES. SANS BOUCHE. ELLE N'AURAIT PAS ASSEZ DE SANG POUR ÇA...)

D'abord, je descends dans un souterrain. Longtemps je suis restée à l'entrée, immobile. Je sais que je ne peux pas aller ailleurs, qu'il est la seule voie, que je ne serai emportée que là. Mais je redoute ce lieu, et le désir surtout de nulle part où je pressens déjà ma perte en même temps qu'un commencement. Et quand enfin, accablée d'ennui et d'immobilité — celle qui vient, en moi est la plus immobile de toutes — j'entreprends la descente, je trouve ces deux femmes auprès de *l'enfant qui n'est qu'un regard*, (C'est son nom comme: Le Dieu-au-coeur-arrêté.) si avide que je me laisse absorber. Je deviens lui — ce regard — sur une femme épouvantée qui ne sait plus où donner de la tête. Elle dit: «s'il ne retourne pas ses yeux vers l'intérieur, je ne réponds plus de moi». Celle des deux qui est la bonne n'a pas l'enfant. Mais l'enfant ne la voit pas; il ne connaît pas son désir. Ne soupçonne rien de bon ici.

Quand je me dissocie de lui, la première m'aperçoit, n'a pas peur de me dévisager. Elle laisse reposer sa vue sur moi. «Je suis contente de vous voir. Il y a longtemps que vous êtes là?» — «Je suis celui-là dont pour l'instant vous vous détournez. J'ai peur qu'il tombe, qu'il vous échappe. Vous ne le tenez pas bien.» A l'oeil que je fais, elle sursaute et demande: dans quelle maison suis-je folle, et comment sortir, et si je suis tombée sur la tête... ça n'aura pas été sa faute; le regard (la tête trop pesante) était si troublant qu'on ne pouvait le soutenir.

L'autre, qui est effacée, ne pourrait être vue maintenant que par l'enfant qui ne l'imagine pas; n'en a pas la moindre idée.

Plus tard — (une) seule visible — elle ajoute que le mal est fait, qu'il a été déposé sans précaution juste à côté. Malgré l'étroitesse du lieu, le peu d'espace (c'est comme les mots; on n'en a pas beaucoup. on ressasse toujours les mêmes. Sans doute, il suffirait de s'étirer, de s'allonger pour accroître le cercle, mais on n'a plus la force ni l'envie d'une telle dépense), on demande: de quel côté, de quel côté? Mais elle prétend ne pas pouvoir dire plus, que l'indication est, sinon précise, du moins exacte et *achevée*. «A côté, juste à côté. C'est sa place... Vous n'éviterez pas de tourner autour.»

On se sait tombée nulle part, sans adresse, avec la nostalgie d'un monde plein de repaires. Pour m'en sortir, par provocation aussi — comme on se creuse un trou (j'éprouvais le besoin d'une mise en place, fût-elle paradoxale) j'ai dit: «ça sent le remugle et le glaïeul». Pour rien, sans faire de sens, puisque l'odeur des glaïeuls était incroyable.

- «Vous voulez dire qu'il y a des manques...
- Si vous voulez... mais lui, qu'en avez-vous fait?
- L'ENFANT NE (VOUS) REGARDE PAS».

C'est à cet instant que ça commence vraiment. Ce n'est pas tant d'avoir perdu le nom que de découvrir qu'entre la gauche et la droite il n'y a rien qui tienne. Je suis mise en morceaux. Manque du premier tableau la figure centrale. Ce n'est pas seulement un blanc sur une toile inachevée, mais une absence qui rend vain l'effort de l'oeil. On ne demande pas qui s'en est allé, mais s'il reste (quelque chose) à voir. Ce n'est pas la fin du monde, c'est quand le réel est porté disparu. On a envie de s'arracher les yeux et de les donner à quelqu'un: «dis-moi si tu vois mieux que moi. Je ne sais pas m'en servir peut-être». Bien entendu, la main, paume ouverte, est tendue dans le vide. Cet abandon est inouï. — «Montre-toi. Ne me laisse pas dans le noir. Fais-moi voir».

Les voix ne sont pas éteintes en même temps que la lumière. Quelqu'un répète avec insistance: «Regarde-moi».

La mort, le sujet sont hors de portée. On ne risque pas le coup de faux, l'arrêt brusque. Il n'y a pas de *vif* à saisir ici. Rien n'est possible — aucune fiction — que la lente altération de l'image, sa corruption imperceptible. L'oeil est noyé dans l'eau d'iris pendant qu'elle se défait, ce qui ne se raconte pas bien, faute de témoin.

— «Ce qui peut vous arriver maintenant, cela seulement qui pourrait venir à vous, ne vous regarde plus.

— Je ne sais plus (si) sur quels genoux j'étais assise».

Les voix sont détachées, déplacées, sans support, ce qui les rend tremblantes et improbables.

— «Vous n'y êtes pas».

Il faut composer avec elles — braillardes — celle-là surtout qui n'est pas dans son assiette. On attend qu'elle se lamente, une bonne fois, une fois pour toutes. L'absence d'un regard propre accentue encore la menace d'un déluge de larmes. J'écris ceci sans m'énerver: JE SUIS EN PLEINE MÉMOIRE... Si je crie mère c'est que le temps sera proche. Pour l'instant, rien n'est moins sûr que ce je ou cette matrice. Le sol et le pied ferme font également défaut. On n'en fait pas un drame.

A cause des voix, même tenues à rien, quelqu'un a moins peur dans le noir. On n'en finit pas de décompter les absences. On pèse ses mots, rien d'autre. Ces derniers à tout moment frôlent la mort. Parasites de l'oubliée. Des moisissures...

Quelque lien originel — celui de la fascination? — a été coupé. La parole depuis est sans fondement.

VOUS AVIEZ RAISON EN RÊVE. C'ÉTAIT  
UNE FILLE. ON L'A INSTALLÉE SUR LA  
CHAISE DE L'OUBLI. ELLE ÉTAIT PAR-  
FAITEMENT IMMOBILE DEVANT LE DIEU-  
AU-COEUR-ARRÊTÉ, OU TOUTE AUTRE  
OSIRIS.

J'AI DÛ DÉCHIRER CE RÊVE. \_\_\_\_\_

**MA GUENILLE PRÉFÉRÉE**

**Jean-Pierre Guay**

Venant d'une souche, la pauvre musique des hivers enfouis là-bas, plus en bas, dans la cave et sous la noirceur de l'oubli. Je m'étais montré de la queue dans un miroir, tu n'avais pas bougé, tes seins toujours aussi rouges d'avoir été brassés comme des couilles.

Je sacrais tout, le ciel, le fleuve et nos fesses.

J'étais comme un poète, en maudit comme en tendresse (alors tu avais mis le pied sur un bout de bois, gros comme l'envie qui me trichait le ventre).

1. je ne sais plus  
j'ai peur de ce que la mort anguisse  
je suis loque au bord de toi  
poésie, ma guenille préférée  
dans l'absence de rivière et de vent  
l'envers de la ville  
un quelconque garage noir  
du trou rien que du trou  
et tout au fond du noir immense  
des clous, des pneus et des clous

2. rien que ma femme préférée  
joue de moi tel qu'on mord un chien  
partout joue-moi partout

Tu riais, je t'avais mis sur la tête un peu de poussière d'enfance, — et à te voir danser dans l'ombre cochonne des samedis pluvieux, je découvrais tout l'amour inouï de ma première suceuse de neige.

3. viens comme on s'approche des fleurs  
je suis fou du poème  
je suis fou de la vie  
à crier, à bander, à tout tendre et mouvoir  
sois le plus noir des murs  
dans la nuit celui qu'on voit  
près d'une moto

partout je spasme et transe  
et sur la neige qui déborde  
il me fait bien plaisir et jouir  
d'être fixe au rendez-vous  
quelque part en toi,  
bruyant amoureux sanglant

Après,

après tu lisais nos marques de jeans, et comment laver pour délayer.

Je m'approchais, tout aussi bête et nu qu'avant. Il se passait que l'amour durait, s'étendait, puis durcissait: du gravier en réglisse. Mais on n'en était pas à une verge près, et pour me porter au comble du navrement, tu te rhabillais comme un oiseau se becquette les ailes.

Et je devins poète.

C'est même écrit, par ma toute belle faute, de la même façon qu'on va pisser dans le bran de scie. J'ai bien quelquefois sorti mon couteau de toi, on se moquait de nous, il fallait tout défendre, toi, le poème, le poème et toi. Mais on s'en foutait, puis je me foutais, amer, la révolte encore inédite.

4. seul sang sperme  
pêle-mêle en amour sans but  
un poteau bien planté là  
derrière, entre les cuisses  
un manière d'accrocher le regard  
une façon d'être naturel  
comme toi dans un motel  
toutes feuilles tombantes

Le malentendu, lui aussi, dure, s'étend, durcit, belle grosse boule de bière à même l'écume verte des vagues blanches.

C'est la nuit, c'est toujours la nuit, il brume et bruine, je nus, tu nus. — Je sais bien qu'on est pauvres en musique, dans mon étrange village fait de gens connus, peu, sache-le, aiment se déculotter. C'est pour ça qu'on est pauvres en musique, il nous faut tout apprendre nous-mêmes: triste vie.

Et même devenu poète, c'est du pareil au même. La mort nous fout tous la trouille, la mort ou l'amour, parfois je ne fais plus la différence, la nuit tout sent la même chose, la chambre d'hôtel ou la clôture de grève.

5. je t'aime un petit peu quand même  
ça n'a rien de la folie rouge  
je n'ai pas tes seins  
à peine quelque neige en attendant  
que revienne de demain  
la rude et voluptueuse maintenance  
la vie, dans nos ventres

Tu sais  
(me voilà donc en pleine confiance, en pleine  
dépense pure d'énergie, en pleine infiltration de  
ton corps),

... tu sais, j'ai tout raté, l'amour, l'orgueil,  
l'argent,

et quand ils me voient passer, les autres en  
sortant du cinéma me traitent de poète. Ça me  
fend le cul.

# CONTRE VENTS ET MARÉES

**Denyse Hébert-Richard**

*mon père, ma mère, vous saviez à  
vous-deux nommer toutes choses  
sur la terre, ô mon père, ô ma  
mère*

*Gaston Miron*

Les goélands sont gras, ma mère, tant à la Pointe de l'Ouest qu'au quai de Cap-aux-Meules. Les sables raffinés inlassablement par la mer s'infiltrèrent dans les pores et y font encore leurs nids, même une fois revenus sur la grand'terre. Usés, les grès des falaises et des caps rouges cohabitent avec les vagues. Mille couteaux d'écaille jonchent les graves des havres.

Je reviens d'un pays, ma mère, où fleurit le persil de mer sur les lèvres salées des brisants de terre. Je reviens d'un pays, ma mère, où les canneberges et les spiranthes embaumées ont le goût des sueurs et du sang atavique. Je reviens d'une île qui m'est natale dans le temps des grands dérangements. Je reviens d'une île, ma mère, où mes yeux cherchaient ton visage d'enfant dans les pâturages regorgeant de vents et de battures. Je reviens d'un petit raclôt, ma mère, et, j'ai éveillé par mégarde des souvenirs frileux dans des mondes où les clôtures rouillent la mémoire. Je reviens du Havre, ma mère, et j'ai accoutumé mon oreille à saisir ton langage ensablé ainsi qu'une quille de goélette chavirée en l'air. J'entends ta voix surgir des lointains oubliés où tes lapsus avancent en trébuchant. Ma pauvre poésie gargouille à côté de ton parler aux accents sortis de l'histoire. Dis bien haut, ma mère, la beauté et les fois où

ta mémoire vient se fracasser sur le rocher des âges.

«Je suis Evangéline à Elly à Aldéric à Aimée à Minic. Je suis une émigrée, oui, je suis née au Cap en face de chez Azade à Ilda à Marie à Vilbon. J'ai émigré au Havre-Aubert au ras chez Cyril à Marie-Louise.

«Le matin, ma mère me huchat:» Envoïn la baïlle et pars le butin sur la ligne». Quand y avait apparence de vent d'ouesse, y fallait tout dépende le butin. «Tu furbiras aussi le poêle avec la mine de plomb et tu furbiras les ustensiles avec de la terre blanche et de la cendre. Balie la place et lave les plats, envoïn la baratte et le babeure, va le porter au tet. Va charrier l'eau à la beurroir et charpis la devesure».

«Toutes les printemps fallait balier le raclôt avec le balai de varne parce que ma mère disait: «les gensses d'en d'hors va attérir».

«Ma mère brassait des torteaux, des doux et des pas doux, et a nichait ça dans une terrine de faillance. Mon père, lui, y cachait son floncon de chien dans le sailboard. Pis y avait tout un tantamarre dans le tambour. «Tu vas en manger toute

une gratte si je te souque», disait-il au premier qu'il rencontrait. Ma grand-mère Aimée, elle, elle savait toutes les femmes qu'allaient avoir la maladie. Avec son floncon de tamzi, elle faisait le canton. Mon père, lui, quand c'était des cas de difficulté, il allait m'ner le docteur dans sa boxe, pis quand y faisait un stamp, il perdait les balises.

«Le soir, ma mère me huchait encore: «Fais des faillôts, des beurredouilles et des confitures aux moconques pour toute la ramée». Enfin, pour nous reposer, assis sur la boîte à bois avec notre cavalier, on brochait des caleçons et des mitaines de cage avec de la devesure qu'on avait écardée».

J'ai amarré l'aube nouvelle à ta taille, ô ma mère, et dans l'éparpillement de mes hardes, j'ai sombré en plein milieu des exodes qui ont enserré tes bras autour des tempêtes. De honte, souventes fois, tes joues ont rougi, mais désormais, livrée à l'abondance exilée, tu mets en moi le coeur du grand large et celui des déserts.

**UNE VIE PRÉMATURÉE**  
(extrait)

**Jean Yves Collette**

**à D.C.**

**la courte  
la si courte vie  
des vivants déchirée  
sciemment**

ma vie  
ma vie avec toi comme une  
brève usure grisés  
mon ventre et ma peau pris  
de désordre  
et l'habitude brisée longue  
longuement acquise en silence  
le goût et puis le goût  
d'un grand balayage  
la chaleur de ton sang  
léché sur l'argile  
des parcelles de vie éclatées  
en orage mon coeur  
tendre jouant le rôle de la proie  
pendant que dure le bruit  
de la mer tout le temps  
où tu jouiras de moi

brûler  
de la tendresse brûler  
de l'impatience du feu  
écarter écarter  
tes genoux et les eaux amères  
et comme une couleuvre dans  
la verdure de l'herbe être bu  
longtemps et par ton ombre et  
par ta bouche cette violence cernée  
pendant que mon âme et mon sang  
restent en équilibre une audace  
une audace de silex aiguisé dans  
ma tête et je demeure au pied  
au pied de tes mains au milieu  
d'une aurore brûlée grise  
nous étreignant au passage  
d'un oiseau en tempête quand  
la vie dans l'oeuvre vive  
blesse et jouit de blesser  
au fil des rumeurs  
à mot couvert

le théâtre de ta jupe  
retroussée  
et maquillée au tournant  
d'une rue ton corps senti  
comme une indiscretion  
jusqu'au ruissellement  
habituel  
dans les herbages

ton corps nu  
tout encore retenu  
et partant de tes joues  
la pâleur dont le secret  
te fait plus belle encore  
ta bouche brève au goût...  
au petit goût de sang  
tes lèvres tuméfiées  
pendant que se penche le soleil  
liquide quand tu me laisses  
l'âpre solitude la solitude ou bien  
cette seule absence le rêve  
malgré tout et l'eau  
salée  
des larmes

langue  
quand confondue ta langue lèche  
les signaux blêmes  
le matin quand ta main me touche  
quand tu me donnes la main  
attendre un mot  
si quelque chose allait se passer  
passer d'un goût de poivre à  
la goutte de sang qui allait  
s'arrondir s'arrondir  
comme la distance autour de la terre  
attendre un signe de la fin  
du temps attendre  
les rêveries abrégées de ma langue  
entre les deux eaux de ta vie

la vie  
rappelée rappelle-moi la forme  
de ta vie  
le chemin interdit jusqu'à  
ta blessure cette vallée troublée  
l'ancienne cicatrice  
tes longs et beaux ruisseaux  
ou bien tes épaules blanches  
ou bien cette bouche entre tes  
jambes qui sent les fruits  
et la femme où l'on entre  
pénétrant dans une ville pavoisée  
rappelle-moi aussi  
ta manière de nous lisser les cheveux  
et le calme délire de tes yeux pâles  
ou cet endroit  
qui cache l'extrême-intérieur  
ton ventre où je n'ai pas encore semé

laisse-moi rassembler tes paroles  
successives  
pour n'être pas seulement une poussée  
de sang ni une joie vite faite  
mais que tu sois la femme parmi cent  
dont le parfum  
me déjoue

violer  
ta main à ma convenance  
et ta gorge de mon souffle  
et de ma chair outragée  
outrager ta voix à mon gré  
que tu ne sois plus  
que ces liquides mi-salés  
qui me peuplent la bouche  
profaner tes seins d'eau claire  
faire gonfler cette poitrine  
en te vivant  
écrire mon corps avec ta voix  
écouter écouter  
ton coeur qui me bat dans l'âme  
trouver toute ma vie dans  
tes plis

une journée belle à crier  
au mois de décembre  
les yeux ouverts  
le souvenir de ta langue qui me lèche  
la joue mon âme entamée  
comme à la fenêtre la première fois  
le blanc de froid de la conscience  
qui naît et meurt

**PLAQUE TOURNANTE**  
**(fragment)**

**Michel Gay**

Qu'à peine elle s'est levée elle se perde. Dissoute. L'envie tout / de / même que tu as donnée de la saisir. *Viens*. Ce long silence dont tu as été capable quand tout (t') indiquait un assez précis comportement que *dès lors* tu as su rejeter, d'entrée de *je*, ce 19 avril il y a un an, jour pour jour, heure pour heure. Hâte pour une fois farouche de ne pas en finir. En même temps, c'est ainsi n'est-ce pas que ça se passe (qu'il faut que), désir du fracas de la rupture. Mes yeux ont eu beau rouler jusqu'à terre jusqu'à (maintenant) toi, ils ne verront jamais autant ce qu'il peut y avoir de réel dans les voiles du ventre. Toutes voiles dehors.

(levant dans les voiles) mais distance. Rapprocher, éloigner le lieu dit de la *penser*. A certaine(s) vitesse(s), le détachement de la parcelle, l'arraché de la surface même. Ce qui nous sépare est, supposons-le, un curieux arrangement de la raison. Les vagues bleues blanches continuent de se briser sur le sable beige grisé du temps écoulé entre les pas que j'ai pu y perdre et ceux qu'un jour tu apprendras à compter. Il n'y a pas, il n'y aura jamais ni tout à fait toi ni tout à fait, tout comme, les vagues brisées du délire de l'eau sur les rochers, les bien approximatives brisures d'images que tu fais miroir. Quel est ce lieu? A quoi renvoie-t-il? Les étendues qu'il soulève. Les plages qu'il déroule au-dessus de la tête. Se tapir en lui. Est-ce hors de soi. Feutrer la rentrée au détail: indication de l'heure et bien appuyer sur la détente.

*Eblouissance.* Débattant, à contre-jour, vers midi, en vue de la surprendre, en vue de prévoir quoi, quelle question. Tu continuais d'osciller entre ta venue majestueuse et ton repli. Sur soi. Non recul, malgré la peau plissée; plutôt grâce à. La table. La nappe étendue de sang juste ce qu'il faut. L'aperture (*pendant la tenue*). Je douterai toujours de ma présence au milieu d'un tel effondrement. Certains signaux, à travers probablement un système d'émission, de sélection et de concentration (accumulation verticale: tue-tête) bien déterminé, déterminé à, s'ils ne saignent pas, à blanc, le corps qu'ils visent, lui abandonnent une épaisseur de drap qui l'enveloppe d'une belle détresse. L'endroit de l'effondrement est sa surface irrégulière. Une fréquence abattue la renverse.

La porte, battante-fixe, qui découpe un plan d'envahissement et aussi bien d'évasion pure et simple au fond du lent corridor de l'oscillation au fond est une porte oublieuse. Pas même mémoire. Même pas produit. Le muscle *tendu*, vers qui, est une réponse comme une autre, commune mais autre, à la fenêtre qui le sollicite. L'assaut. Le provoque. Le vide à sa place; a? Une singulière envie oui-non-oui-non agite la perspective. La fait perdre. Ce que le verre propose, en définitive, serait du sable dans les yeux? Ce qu'on feint de ne pas voir peut bien sauter au visage, aucune trace de sang ne signera — jamais — cet appel inouï. Tranches larges rompues du réel. Détourner l'attention: la tête. *S'en vouloir*. Dévore le désir: traces, tranches, tranches. Jusqu'à ce que tout *littéralement* secoue. Cette plaque de verre est une *plaque tournante* et *sensible*. *Motrice des muscles: où s'insèrent les terminaisons.*

Le discours ou bien se poursuit — mais quel discours? — ou bien se rompt — mais quelle rupture? —. Ce qui a commencé (avant, avec) détresse et donne. J'ai vu tes yeux se révolter vouloir m'abandonner; me révolter. Recommencer à battre (le visage, le coeur). Puis le grave. Débattre, hors tout, d'atteinte, d'étreinte, le revirement de l'état. *Objet: I, 1, Didact. Toute chose (y compris les êtres animés) qui affecte les sens, et spécialt. la vue. 2, Chose solide ayant unité et indépendance et répondant à une certaine destination.* La masse des mots peut-elle à ce point ne pas suffir. Ne tenir qu'à un fil. Au fil des. Ou bien s'élève vertical et nous précipite. Violent. Secouement de la pensée. Jouée déjouée: jouie.

Au coin d'un bois sera au milieu de la forêt. Surgir reviendrait à nier la trouée plus souvent qu'à l'accoutumée ou vice versa; occultation fait partie mais non refuge. Réfraction? *Avec la normale à la surface de séparation.* Disloquer le disque encéphalique: voir *annexes*. Apparaître pas plus défilement. Le vide ébloui de la nuit coulée dans l'épaisseur de la peau cille les yeux, les étoile, fêlure; cigarette, astre, cible, ciel, pas toujours dans cet ordre, banderolent la vue, relevée de l'attrait, bariolent, bousculent (scindent), écarquillent, raturent et ratissent le point de chute, ce que ne peut plus soutenir: la même. S'effondre, air ou non.

A l'arraché, efforts conjugués de vous deux, l'une par l'autre, l'une dans l'autre; affolement (affouille), effaré dans le sens abondé de la joie, abondant, ré-jouir. Tu sauras un jour ce que c'est cette fiction, tu seras elle. En ce qu'il continue de me concerner, à travers la vue, tous les sens encore possibles, qui constituent une limite liés à une cause particulière, déliée, en train et au risque de courir à ma perte, il n'y a de brisure que la ruine non retour du cerveau. A certaine faiblesse de friction, faille (raisonnement, *le long de l'autre plan du glissement*) *résistance à un mouvement relatif entre des surfaces de contact: frottement, forces de friction ou un mouvement de rotation par leur contact sans glissement.* Jongler ces trajectoires.

## Histoire d'écrire

Fiction ou non, en marge des livres mais en marche avec eux, Histoire d'écrire sera le lieu de la *pensée* créatrice des écrivains québécois. Où vont les mots et d'où viennent-ils et comment. Ecrire ce que c'est.

HISTOIRE

# **MINE DE RIEN**

**Michel Beaulieu**

*Je m'apprête à répondre sans apparemment y répondre mais en y répondant pourtant plus que jamais explications n'y pourraient répondre, n'en déplaise à certains qui, pour le meilleur ou pour le pire, fouillent les implications cachées du texte et ses intentions, après tout pourquoi pas, à l'invitation que m'a faite michel gay, un soir où je passais par chez jean yves collette prendre le café, d'écrire une histoire d'écrire.*

*Je ne tenterai en effet ni de cerner mes intentions ni de livrer les implications qui, je le sais trop bien, s'y trouvent et encore, à profusion. Mais ceci: chacun de mes poèmes a été pour moi l'occasion de décrire un paysage réel, c'est-à-dire imaginaire. Plusieurs de mes poèmes contiennent des allusions dont nul ne découvrira jamais la clé parce qu'elles procèdent d'une vision du monde unique et pourtant calibrée de façon à pénétrer d'autres visions du monde tout aussi uniques de même qu'à celles-ci je m'enrichis de la seule véritable richesse qui soit au monde, celle, inépuisable, du cerveau humain.*

*On a d'ailleurs toujours fait mentir les poètes et les poètes peuvent si aisément tricher quand bien même leurs textes ne trichent pas. Je ne tenterai pas d'expliquer quoi que ce soit: s'ils ont à parler, les textes parlent toujours d'eux-mêmes un jour ou l'autre, tôt ou tard; ils peuvent se taire longtemps ou ne jamais parler comme ils peuvent jacasser sans arrêt ou se taire tout à coup.*

*têtes chercheuses*

1.

de quelle patience a-t-il fallu  
faire la preuve par quatre  
maintenant que la faim vient  
que rien ne comble  
à chaque repas  
pris ensemble ou séparément  
pour qu'un siècle et neuf ans  
deux siècles et seize ans  
nous retrouvent attentifs enfin  
dans nos commencements

2.

la mort eut-elle été douce  
et lente l'agonie  
si chaque parole d'antan niée  
n'alimentait les relevailles  
et si chaque parole d'aujourd'hui  
n'avait fermenté dans les alambics  
de la commune mémoire

3.

au mois d'août  
quand rien ne passe  
et les chats  
que filante l'étoile  
«fais un voeu» hop!  
elle a filé  
sur les pas de l'archer de la mythologie  
intime  
le chasseur touche du bois  
je n'ai pas dit  
nul ne l'a dit  
trop longtemps méditée  
que la liberté pesait  
à bout de bras

4.

rappelle-toi sans cesse  
la pierre  
elle affûte les reins  
si exquise soit-elle  
et le jour ne calque rien  
qui ne soit prévisible  
après coup

5.

souviens-toi aussi du hibou  
penchant la tête  
avant qu'elle n'éclate  
au coup de feu

6.

vivre va  
malgré l'heure à l'orage  
été tronqué  
cet air  
taillé dans la flûte de vos os  
vivre va  
lâchant ses meutes  
sur les lendemains sans merci  
la peau craquelée des tambours  
où l'âge bat

7.

si tu vas là  
dans le doute  
irrépressible  
prends garde au fil  
du vêtement

8.

une lumière noire  
abrase la route  
l'été pèse  
sur l'asphalte  
il soulève  
ses peaux

9.

tu reviendras bientôt  
non?  
hacher menu les herbes  
et lire dans les paumes  
les signes empoisonnés  
d'une quelconque vie gélive  
natale saison

10.

comme toi je ne passe  
qu'une seule fois  
de l'entrée à la sortie  
en vaquant à quelque obscure occupation

11.

détendu le corps guette  
l'instinct de la nuit  
tu te lèches les dents  
collée à la pénombre  
tes narines s'emplissent  
d'un rappel d'océan

12.

tu cognes des clous la nuit s'estompe  
téléphoneras-tu bientôt? à midi  
peut-être  
en refermant la porte ouverte  
jadis  
quand l'après-midi s'alourdissait  
dans les assiettes  
avec le lait caillé d'un dernier café  
sur le réchaud

13.

je n'attends pas qu'elle vienne  
mais elle viendra quand même  
en râclant les clôtures  
la bête à peine apprivoisée  
seule au rendez-vous  
de l'inéluctable sérénité

14.

jamais nul n'a su soulever cette pierre  
irriguée de sang  
ni faire en sorte qu'elle perdure  
la vie  
malgré ces moments où chacun va  
vaquant avec ferveur  
aux farouches occupations  
sans cesse renouvelées  
du désir

15.

bientôt la nuit  
dans quelques heures  
la nuit  
coiffera de ses nappes  
l'oeil aux aguêts  
griffures de chats  
tu écoutes d'un air de circonstance  
l'aiguille caqueter dans les sillons  
en plaignant les fenêtres  
l'hiver  
de tant se contracter

16.

tu entends aussitôt l'engrenage  
et le cliquetis des ustensiles  
quand l'eau s'évapore  
chez celui qui reste seul

17.

visages murés  
que n'êtes-vous là  
à prêter vos masques  
à ceux qui vous quêtent  
un rien de santé

18.

la paume offerte au frémissement  
de quelque crucifixion instantanée  
comme on dit: «librement consentie»  
*mais a-t-on prévenu l'accusé de ses droits*  
chacun va  
selon le seuil que lui permet l'hypophyse  
sans trop se recroqueviller  
trop trop visiblement

19.

je n'abdique pas  
la vie  
s'il vente fort il vente  
fors les intentions  
inavouables ou pas  
je ne dépose pas les armes  
ni la bouteille d'encre sur les tables  
d'où rien ne déteint  
des résines  
de l'affliction

20.

les côtes renferment toute ivresse  
et chacun se complait en les humant  
à la dérobée ses aisselles  
phallus à bille pris dans les poils  
à compter le roulement de la parade  
qui passe au loin  
en martelant l'enclume rougie  
du sang des assassins

21.

tête chercheuse  
ogive du devenir emmuré  
dans les signes de la connaissance

a

b

c

daire



quand l'heure des déménagements  
précise ses exigences  
dans la peau des otages

22.

qui sait qui  
mais qui sait si qui voit vit  
qui ne sait sans cesse avilir  
a-t-il eu le né le temps  
dans le lent pourrissement

23.

ainsi va-t-elle jusqu'à la peau  
la paume ouverte et drapeau blanc  
jusqu'au tressaillement des lignes  
l'épaule à peine couverte d'une étoffe  
sous l'ongle meurtri du désir

24.

entre deux eaux  
parmi le flottement lâche des algues  
et les poisons que tu distilles  
j'irai  
quand la buée ternira le verre  
des éprouvettes  
cinquante mille fois grossie  
sous les lentilles  
méduse-mémoire  
prélever quelque échantillon  
du fond des multiples avenir  
échancrés

25.

en vain nié le plomb du quotidien  
l'isole  
cette quiétude face aux fauves  
que tant et tant d'apprêts  
n'émousse pas  
mais quand tu rencontres tes semblables  
si tu les rencontres  
jamais  
scrute-les de tes vrilles  
jusqu'au premier gémississement

26.

clarté de la nuit  
la pluie n'a pas en vain fouillé tes herbes  
souvenir d'une bouche tant désirée  
jadis  
«fais-moi jouir» (avec l'intonation...)  
et soudain la retrouver *si fraîche*  
et si fraîche et si chaude à la fois  
si douce et si chaude et si fraîche  
à la fois  
«doucement»(...)  
juste avant que le vent ne se lève  
tout à fait

27.

jadis aussi tu me demandais des pommes  
quel est ton numéro d'assurance-sociale  
que je puisse au moins te parler  
montre-moi ton permis de conduite  
une carte d'identité  
que je sache au moins à quoi j'ai affaire  
à défaut de jamais savoir à qui

28.

où frappe-t-on quand le carreau se brise  
en percutant ses cibles

*grave question*

plus tard on dira: oh, vous savez,  
moi!

j'ai pour mon dire qu'on est mieux de rien dire  
et que me demandiez-vous donc déjà  
le bruit d'un moteur d'automobile  
couvrait votre voix  
vous savez, moi, je dis pas le contraire  
mais je vas dire comme on dit  
ça fait longtemps vous étiez pas encore là  
qui a dit quoi? qui a cru quoi?  
et puis d'ailleurs  
qui s'en souvient  
hein?

29.

la vie ne va pas sans ce deuil  
qui nous poursuit en calomniant  
le passé muré  
la colère étouffée dans les poings du sommeil  
et lira-t-on toujours dans les entrailles  
le fumet des aruspices  
quand gélifs ils gisent les corps  
têtes enfouies parmi la plume d'oie  
en nourrissant le ressentiment  
de tant et tant d'années essorées  
dent par dent  
fibre par fibre  
et dans chacun son devenir  
connaîtrons-nous tous nos témoins

30.

le printemps vient  
l'avril  
ne te découvre pas toi non plus d'un fil  
et mars ensemence les poumons  
je ne couvrirai pas de mes doigts  
les oeufs du plaisir  
ce soir je m'en irai partout fouiller  
les cales de la mémoire  
avariée

montréal  
mars 1977

## Essai

Un lieu d'essai permettant hypothèses et synthèses sur des objets qui nous touchent de près ou de loin dans nos pratiques de vie et d'écriture.

ESSAI  
ESSAI

**L'ÉCRITURE RÉFLEXIVE  
AU QUÉBEC**

**Marcelle Brisson**

Au Québec, nous vivons depuis les années 60, le phénomène d'une culture en effervescence. Transformation des valeurs, changement dans les rôles sociaux, revendications dans le monde syndical et politique. Une grosse production littéraire est là pour en témoigner: roman, théâtre, scénarios, poésie, monologues, chansons. On aime jaser! On aime écrire! On avait beaucoup à dire après un long silence. On parle de tout son coeur, de tous ses rêves. Littérature luxuriante, déchaînement verbal.

Mais il s'agit là d'une écriture centrée sur la fiction. Notre écriture réflexive est beaucoup plus pauvre. Le marché québécois n'est pas inondé des travaux de philosophie, d'essayistes, de penseurs. Je dis bien: «le marché» car je ne doute pas que nos penseurs pensent... — ils aiment bien d'ailleurs discuter de leurs idées dans des petits groupes d'amis! — Mais je crois qu'ils écrivent peu, et encore moins pour le public.

Pourquoi ce silence des penseurs et plus particulièrement de ceux qui font de l'exercice plus rigoureux de la pensée, une profession: les «prof» de philosophie? Plusieurs réponses sont possibles. On pourrait dire avec Hegel: c'est au crépuscule que la chouette de Minerve prend son vol. C'est après avoir longuement vécu que la sagesse se fait entendre. Or les Québécois constituent un peuple jeune et le Québec n'existe pas encore comme état indépendant. Dans ce discours qui s'inspire d'ailleurs de toute une partie de la tradition grecque, on considère l'oeuvre de la pensée comme coupée de la vie et comme devant s'accomplir dans la tranquillité d'un espace clos et silencieux. Loin du bruit et des passions, sans prise sur la réalité historique.

Et j'écarterais de même une explication qui s'appuierait sur une certaine nature, déterminée par la culture, qui constitue pour chaque peuple son caractère propre. Ainsi les Québécois auraient-ils hérité de leurs ancêtres pionniers et coureurs des bois un caractère indépendant et «sauvage». Impossible pour eux de s'astreindre à la discipline qu'exige le travail intellectuel. Mais alors: et les Français? et les Italiens? et les Allemands? Ne pourrait-on pas déceler dans leur personnalité de base autant de caractéristiques contraires à l'oeuvre de la pensée?

Non, c'est d'une part dans l'histoire, plus particulièrement dans les idéologies à l'oeuvre au Québec à partir de l'Acte d'union jusque vers 1960, et d'autre part dans l'état présent du champ intellectuel que je crois trouver quelques raisons à la sous-productivité des intellectuels québécois.

Quelle idéologie faut-il donc incriminer?

L'historiographie québécoise des idéologies est assez récente, affirme J.P. Bernard qui s'est spécialisé dans cette étude (1) et dont nous nous inspirons. Pour ce qui concerne le 19<sup>e</sup> siècle, il constate que c'est surtout le clergé qui fut un objet privilégié d'analyse. Et pour cause! Son action était visible à l'oeil des plus profanes. C'est précisément l'idéologie du clergé qu'il faut mettre ici en cause. Les travaux des historiens nous permettent de saisir plus vivement son impact. Ils nous montrent comment, dans le contexte très précis de son affrontement avec le libéralisme, il continue à développer une idéologie de conservation qui prône l'agriculturalisme, la défense du français et du catholicisme et il forge en même temps un arsenal d'armes défensives et offensives.

A cette époque, en effet, tout comme en France, une idéologie libérale apparaît, exprimée par de grands journalistes comme Parent, Buies, Aubin, Dessaulles, Dorion, etc., la plupart reliés au groupe de l'Institut canadien.

Le but de ces penseurs? Libérer la pensée canadienne-française de ses préjugés, de l'emprise du clergé, et lui rendre la souveraineté individuellement et comme peuple» (2) J.-P. Bernard définira plus précisément l'idéologie libérale de ceux qu'il appelle les Rouges: «Dans cette perspective les Rouges apparaissent comme cette partie de la bourgeoisie ou «petite bourgeoisie» canadienne-française qui refusant la collaboration avec les milieux d'affaires liés à la Grande-Bretagne et avec le clergé, s'affirme en mettant de l'avant une idéologie qui préconise à la fois la rupture de l'Union canadienne et l'intégration de l'économie du Bas-Canada à celle des États-Unis, la démocratisation des institutions politiques (par exemple par le suffrage universel et l'abolition du sens d'éligibilité) et l'abolition des privilèges dont ceux du clergé». (3) L'Église du Canada s'oppose farouchement à ces thèses. Avant tout, elle affirme sa propre suprématie sur celle de l'État. Le pouvoir de l'Église venant directement de Dieu est absolu et fait d'elle l'arbitre de toutes les questions tant spirituelles que temporelles. Elle vit selon l'esprit de l'Encyclique *Quanta cura* qui, en 1864, condamne la liberté de presse, la liberté de conscience, la liberté politique des hommes et des cultes. Et elle développe une stratégie multiple. Sur le plan politique, d'une part, elle intensifie son union au pouvoir anglais pour mieux opposer celui-ci à la petite bourgeoisie francophone

qu'elle combat. D'autre part, elle fonde son propre journal, **Les mélanges religieux**, pour mieux combattre les journaux des libéraux comme **l'Avenir** et **Le Pays**. Et, surtout, elle accentue sa main-mise sur l'éducation dès l'école élémentaire. Est-ce pour développer et démocratiser le savoir? Lisons ce texte des **Mélanges religieux** du 14 mai 1847. «L'éducation en général, écrit-il, nous disons en général parce que nous acceptons des exceptions honorables, ne convient pas à cette classe (celle des pauvres); elle peut souvent lui nuire et encore bien davantage à la société, car c'est ordinairement de cette classe que sortent les demi-savants, les demi-docteurs qui troublent le repos des familles et qui résistent à l'autorité tant civile qu'ecclésiastique. Sans être éteignoir de l'éducation, ni du bon sens, nous pensons que l'éducation religieuse suffit à ces sortes de gens; une éducation plus relevée ne servirait qu'à leur inspirer de l'orgueil et de la vanité et à vouloir les faire sortir de l'état que la Providence leur a assigné; l'éducation religieuse est la seule qui puisse leur faire supporter avec patience et même avec joie les peines attachés à leur travaux; cette éducation leur convient et leur suffit. Aussi, tant que l'Eglise subsistera, elle ne leur manquera pas.»

On conçoit donc ce que sera cet enseignement! Et c'est lui qui va prévaloir. L'Eglise mobilise toutes ses ressources: Mgr. Bourget fait venir de nombreuses communautés de France, afin que l'enseignement même primaire soit de plus en plus assuré par les Frères et les Soeurs. Résultats: alors qu'en 1836, 96% des instituteurs étaient laïcs, plus que 57% le sont en 1900 et encore sont-ils soumis au clergé. L'arrivée massive

des communautés religieuses, chassées de France au début du 20<sup>e</sup> siècle, assurera la victoire de l'Église.

Et c'est ici que nous rejoignons notre propos. La première tentative de pensée libre au Canada français au 19<sup>e</sup> siècle fut un échec — tout comme la première tentative de libération politique. Et ce double échec fut suivi d'une double répression. Pas moyen de penser ouvertement contre le régime ou indépendamment de l'Église! Les Canadiens français furent dressés pour longtemps. D'autant que le phénomène de répression fut intériorisé surtout par le truchement de l'école. On y proposa à travers les manuels scolaires, le rythme de vie, les pressions du corps enseignant, un type d'homme bien spécifique qui était à l'antipode, par exemple, du canadien-anglais. On valorisait surtout les vertus passives comme l'obéissance, le culte des ancêtres, la patience dans les épreuves, la stabilité, l'esprit de sacrifice. Pas d'ambition, ni d'esprit d'aventure, ni de dynamisme comme dans l'école anglaise. (4)

Qu'on interroge ceux qui ont fréquenté l'école avant les années soixante. Ils vous diront comment on leur imposait le respect de leurs maîtres à un double titre, comme détenteurs du savoir et comme délégués de Dieu. Comment ils ont été élevés dans une atmosphère sacrée, ponctuée par les différents offices religieux auxquels ils participaient. Les livres choisis, les textes littéraires, la philosophie — le thomisme, et même pas dans le texte original — étaient des commentaires de la parole de Dieu, Vérité unique, ou des interprétations de l'Église catholique, la seule vraie. Tout est envisagé sous l'angle de l'éternité. La seule mission historique

des canadiens-français, c'est d'être des témoins du Christ en Amérique du Nord. Pas de critique possible dans ce climat où règne l'absolu. La contemplation du Beau, du Vrai, de l'Être est seule autorisée. Pas de prise de parole ou de plume d'une façon indépendante. Car on avait appris, comme dit Buies, «à passer la vie à genoux, dans l'admiration de l'autorité».

Vous me direz: le temps est bien révolu où nous subissions le joug de la grande «Noire Soeur» dans nos classes. A quoi je répondrai: bien peu de gens qui ont plus de trente ans aujourd'hui y ont complètement échappé! On peut dénoncer une éducation et abdiquer partiellement son contenu mais peut-on démonter aussi facilement les mécanismes intellectuels et psychiques qu'elle a développés en nous? Ils sont d'autant plus redoutables qu'ils se camouflent soigneusement derrière des arguments valables. On refusera de faire un article sous prétexte qu'on n'a pas le temps puisqu'on se consacre entièrement à son enseignement ou à sa famille ou à son gazon! A quoi bon commenter l'actualité dans un journal, même s'il porte ses couleurs! D'autres le feront mieux que soi... Ne dois-je pas me dédier à mon oeuvre, celle de ma vie: mais celle-ci n'avance pas vite! Pourquoi prendrai-je la plume? Ajouterai-je du nouveau dans le domaine de la pensée? A quoi bon faire la critique de tel ou tel point du système? Mon discours ne sera-t-il pas récupéré? On en vient à accorder plus d'importance très narcissiquement à *l'expérience* d'être un intellectuel plutôt qu'à *l'acte* qui le prouve, tout comme les Romantiques vivaient plus pour l'inspiration que pour l'oeuvre à produire. Le chef-d'oeuvre n'est jamais prêt! Mais, attention, ces

rationalisations ne sont pas toutes des témoignages que l'absolu vit encore! Notre intellectuel a raison contre les bavards, les insignifiants, les salonnards, les penseurs à la mode. N'y aurait-il pas cependant une voie entre le silence et les excès de l'écriture?

C'est ce qui m'amène à envisager la seconde cause du manque de productivité des penseurs de chez-nous: l'apathie de notre champ intellectuel. Qu'est-ce qui fait un champ intellectuel? D'abord et avant tout les oeuvres et bien sûr, les oeuvres publiées. Ensuite ce qui constitue la production, et la circulation des oeuvres: auteurs, éditeurs, acheteurs, lecteurs, publicité, critiques.

Voyons un peu les oeuvres. Les livres appellent les livres. Et quand il y en a peu, ça y est: la boucle est bouclée et nous sommes enfoncés dans le cercle vicieux de notre inertie. Heureusement, aujourd'hui, il y a les revues: les articles appellent des articles. Et c'est moins long à écrire vous me direz: «Je suis convaincu, je suis prêt (enfin!) mais je n'ai pas de commande!» Et c'est vrai! Ça stimule singulièrement de recevoir la commande d'un article ou d'un livre, de savoir que ce qu'on écrit sera publié et (on l'espère) lu. Ici nous touchons le problème de l'édition qui est d'autant plus énorme qu'il existe à l'échelle du Québec et pour tous les livres, autant de fiction que de réflexion. Ce problème devra être résolu dans une politique globale de la culture qui viendra bientôt, nous l'espérons. Mais, pour l'instant, il y a quand même certaine possibilité. Pour les livres, il ya des éditions rattachées aux universités qui reçoivent des subventions du Conseil des Arts. Retrouvons un peu des deniers que nous donnons si largement. Et certaines maisons d'éditions

comme HMH ont senti le besoin d'avoir une collection philosophique. Regardons du côté des Revues. L'éventail en est plus varié depuis les cinq dernières années. **Stratégie** monopolise les efforts de quelques intellectuels marxistes-léninistes axés sur la lutte révolutionnaire. Leurs analyses et leurs textes théoriques sont très sérieux. **Chronique** fait de la critique culturelle plus ou moins rigoureusement selon les tendances de l'équipe de rédaction: elle veut se redéfinir à l'automne. **Critère** a d'abord voulu étayer de textes la défense de la philosophie dans les CEGEP. Cette revue très éclectique s'est améliorée depuis qu'elle présente des dossiers vivants mais pas assez critiques sur des institutions de notre société. Il y a la toute récente revue **Possibles** qui veut susciter l'engagement créateur sous toutes ses formes en nous présentant des réalisations collectives faites dans des conditions extrêmement difficiles. Pour les philosophes, il y a la revue canadienne **Dialogues** — sérieuse et bilingue, et la jeune québécoise **Philosophiques**, non moins sérieuse, même si les collaborateurs ne sont pas encore nombreux. Cet ensemble offre à qui veut écrire un éventail de possibilités assez large. Mais ces possibilités sont-elles assez exploitées? Certains semblent les ignorer: ce sont trop souvent les mêmes noms qui figurent au sommaire des revues.

Il en va de même pour les universités et singulièrement pour les départements de philosophie qui tiennent une place importante dans le champ intellectuel. Certes, elles se sont dégagées de la tutelle de l'Eglise et du Thomisme; toute l'histoire de la philosophie y est maintenant enseignée, même la plus récente: les modes

parisiennes y sont tout de suite introduites! Mais la production écrite est bien moins abondante que le programme des cours. Les départements de philosophie ne déploie pas la même vitalité que déploient les départements d'histoire et de sciences humaines. Et l'on peut s'étonner avec Guy Godin que, lors d'une enquête sur les monographies des départements de philosophie réalisée par l'ISSH, les 4/5 des personnes consultées dans les milieux philosophiques n'aient pas voulu exprimer un avis public. Désintéressement? Paresse? Crainte? La philosophie chez nous serait-elle encore une idéologie incapable de s'autocritiquer, comme le suggère Godin? (5).

Ainsi le champ intellectuel concernant les oeuvres réflexives est encore trop en friche pour susciter l'écriture. Mais une remarque nous donne quelques raisons d'espérer: la plupart des revues évoquées plus haut sont des revues engagées: ce qui sollicite le plus vivement l'écriture, c'est d'abord la politisation de la pensée et nous ne devons pas nous en étonner, car la pensée n'est pas un luxe. Elle a besoin de circuler, de s'aérer, pour mieux s'organiser. Toute réforme institutionnelle, toute révolution s'accompagnent d'analyses critiques et d'une théorie de l'homme et de la société élaborée à partir d'une réalité historique précise. Marx ne suffit pas au discours de la révolution, ni le programme du Parti québécois à l'indépendance du Québec. **Stratégie, Chronique, Possibles** l'ont compris. Mais il y a place pour toutes formes de pensée, même celles qui ne sont pas immédiatement liées à l'action, qui sont plus orientées vers la recherche, ou qui sont plus centrées sur la préparation

d'instruments pour penser plus rigoureusement et faire la critique des sciences. L'important, je crois, c'est de constituer un champ intellectuel riche et varié. Chaque publication ne doit pas tant viser à être l'oeuvre du siècle qu'à apporter sa contribution au développement de la pensée. D'un milieu vivant, naîtront les oeuvres d'envergure.

**Nota bene:** La problématique de cet article a été présentée beaucoup plus brièvement dans: *Le Jour*, 30-09 au 06-10 1977. Vol. 1, no 35.

- (1) Bernard, J.-P., **Les idéologies québécoises au 19e siècle**, Boréal Express, 1973.
- (2) De Lagrave, J.-P., **Le combat des idées au Québec uni**, Ed. de Lagrave, Coll. Liberté, 1976.
- (3) Bernard, J.-P., **op. cit.** p. 27 et **Les Rouges: Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle**, 340-374.
- (4) S.n.a., **L'histoire du Canada-enquête sur les manuels scolaires**, Ottawa. Imprimeur de la Reine 1969.
- (5) Institut supérieur des sciences humaines, **Matériaux pour l'histoire des institutions universitaires de philosophie au Québec**, Collectif — ISSH (collaboration interuniversitaire), no 4, Tome II.

# Commentaires

Des commentaires servant de  
tremplin à la lecture et à  
l'écriture...

COON

---

## CES PETITES CHOSES VENUES DU NOROÛT...

Jean Royer

---

J'ai devant moi la vingtaine de livres publiés depuis 1971 par les Editions du Noroût. Me voici devant un nouveau lieu de ce qu'on nomme *poésie*. Me voici devant une nouvelle façon de *faire la poésie*: ce lieu n'est pas d'abord littéraire mais plutôt habité d'*objets uniques* qui garnissent un catalogue apparemment baroque.

Les premiers livres qui nous sont venus du Noroût ont été accueillis pour leur beauté objective, pour leur qualité d'objets. Les «beaux» livres du Noroût, à côté de la typographie pure et classique des recueils de l'Hexagone, composaient peu à peu un nouveau paysage de l'édition québécoise où le graphisme veut donner le texte comme un objet neuf.

On pourrait dire que le Noroût se plaçait ainsi en continuité d'un lieu expérimental comme ERTA de Giguère et Tremblay. Mais c'est d'une façon moins artisanale et située

plutôt à l'enseigne de la qualité du produit à *diffuser*. Je veux dire que ERTA reste un pur lieu d'expérimentation tandis qu'au Noroût on a voulu bâtir une maison d'édition pour la diffusion de ses livres-objets. D'ailleurs, le Noroût existe comme *maison d'édition*. Sans les «Amis du Noroût» et sans les subventions, Célyne et René Bonenfant auraient déjà fermé boutique, même s'ils ont éclipsé en sept ans les essais sporadiques des Nouvelles éditions de l'Arc et l'incompétence régulière des Editions Garneau, par exemple.

Le Noroût s'est donc tout de suite défini comme un lieu différent et diversifié de la poésie. C'est tout le contraire de l'Hexagone où l'unité typographique englobe — cache, parfois — la présence diverse des poètes dans une même collection. Mais, bien sûr, au-delà des apparences de l'édition, le texte finit par apparaître: donnant sa vie à l'objet, c'est lui qui le fait durer ou mourir. Au Noroût comme à l'Hexagone, certains livres finissent par ne plus exister: ce qui ne dépendra jamais de l'édition mais du poème même.

Il était normal que les premiers livres du Noroût

fussent accueillis surtout pour leurs qualités d'objets. Mais une fois consommée la séduction première du graphisme, du montage et de la mise en pages, mais au-delà de l'intimité de la calligraphie à l'offset ou de la surprise de l'image épouse du texte, certains livres seulement survivent pour ce qu'ils contiennent d'écritures.

Si je m'attarde aux *objets* que sont les livres du Noroît, c'est pour montrer le chemin qu'y prennent les textes à mesure de l'édition. Avec le Noroît, nous fréquentons un lieu nouveau en même temps que nous prenons mieux conscience du contexte global de l'édition de la poésie au Québec. La naissance du Noroît n'est pas étrangère à ERTA ni à l'Hexagone, comme la renaissance des éditions de l'Estérel avec des recueils à tirage limité n'est pas étrangère à l'existence du Noroît.

C'est Jacques Brault qui, tout en se méfiant des étiquettes, reconnaissait récemment trois groupes de poètes québécois: les «nationalistes» au sens large, issus de l'Hexagone et Parti pris; les «formalistes», habitant Les herbes rouges et La barre du jour; les «spontanéistes», publiant au

Noroît et ailleurs.

On peut au moins affirmer avec Jacques Brault que les Editions du Noroît ont permis à des poètes une expérimentation libre et spontanée, une occasion d'inventer le lieu de leur texte. Mais on ne peut nier non plus que certains poètes publiés au Noroît peuvent appartenir de près ou de loin aux «nationalistes» ou aux «formalistes».

En fait, ce lieu de la poésie qu'est devenu le Noroît n'a pas été habité par hasard ni par le seul goût de faire de «beaux livres». Au contraire. On remarque déjà au catalogue du Noroît des tendances précises. On y trouve des «petites choses» et des poèmes (Lefrançois), des «nontraductions» (Brault) et des «popèmes» (Charlebois), des contes et des épopées de l'enfance, etc.

Au Noroît, nous nous retrouvons d'abord et surtout devant un refus de la conception traditionnelle du poète et de la poésie. Par la séduction même de ses livres-objets, le Noroît devient un lieu de rupture: dans sa volonté de refaire l'image du poème et du poète.

Répondant à la question artisanale d'un journaliste (La Presse, 1-10-77) sur leur définition de la

poésie, les principaux *poètes* du Noroît ont affirmé: il n'y a plus de poésie! Peu m'importe de savoir si ce que j'écris est de la poésie, répond Jacques Brault. Il n'y a que l'écrit, affirme Pierre Laberge. J'écris de la poésie comme les poissons font des bulles, se moque Lefrançois. La poésie sera parole de révolte, lieu sans tradition, bataille *contre* la poésie, proclame Michel Côté. Et l'on devine quelle serait la réponse de Geneviève Amyot dont l'écriture fait éclater les frontières du poème. Et l'on sait que Michel Beaulieu n'a même pas voulu répondre à la question, par ironie.

Par ailleurs, les poètes les plus traditionnels et les plus *fragiles* du Noroît ont répondu à la question comme on se fabrique un piège, comme si la poésie pour eux n'était qu'un objet de convoitise. Ils se sont empressés de répondre qu'ils écrivaient: par plaisir (Marie Uguay), par bien-être (Jean-Noël Pontbriand), par frayer (Denise Desautels).

Certes, il ne s'agit pas ici de chercher l'unité des poètes publiés au Noroît, encore moins de les raccrocher à une thématique ou à une conception exclusive de la poésie. Le Noroît est justement un lieu qui sait se

diversifier pour se renouveler. C'est le lieu d'une présence poétique qui s'exprime à divers niveaux d'écritures. Quand Alexis Lefrançois nomme ses textes des «petites choses», nous comprenons mieux les intentions du Noroît et celles du poète pour qui la vie passe avant la littérature. Nous savons que le poète veut débarrasser son texte de l'*auréole* traditionnelle et nous saurons mieux lire ensuite les poèmes qui chantent dans ses *Rémanences* ou qui criaient dans la *Dixième lunaison* de Michel Côté. Ce qui nous laisse bien voir encore que pour la majorité des poètes publiés au Noroît la poésie est d'abord une *parole écrite*. Il y a là une volonté de sortir de la *littérature* pour entrer dans la *vie des mots*.

D'ailleurs, Jacques Brault, Michel Beaulieu, Alexis Lefrançois, Geneviève Amyot, Pierre Laberge et Michel Côté se reconnaissent à leurs livres comme des poètes de l'amour et de la mort. Chacun cherche un lieu commun, habitable. Ils explorent le temps à partir du quotidien. Ils explorent l'espace à partir de l'objet et du corps. Leur poème n'est pas nécessairement *fragment*. Leur livre veut

construire un *tout*. Chacun de leur recueil veut fixer un monde, un amour, un âge, une saison, une mort. Ces poètes deviennent témoins de leur propre écriture de la vie.

D'autre part, le «livre-objet» du Noroît a fait naître une écriture «spontanée» et libre du poème, chez Charlebois, Thisdel et Leymonerie, entre autres. Leurs livres appartiennent plus à la *fiction* qu'à la poésie. Leurs textes explorent le conte et l'épopée liée à l'enfance. Nous ne sommes plus devant les «petites choses» ludiques de Lefrançois amoureux de l'enfance mais devant de *grandes choses* tragiques et merveilleuses, nostalgiques de l'enfance. Et l'humour y fait le plus souvent sa trace avec au bord des mots et des images un goût suicidaire, au moins amer, non plus gratuit. Thisdel qui dessine un oiseau pour retrouver l'enfance, Charlebois qui refait les tendresses encore possibles luttent désespérément contre l'air du temps. Ils sont *poètes* par leur vision de la vie et de son écriture. Ils recréent, chacun à sa manière, l'image d'une enfance. Mais si l'écriture joyeuse de Thisdel réussit à coller le présent au passé, l'en-

treprise de séduction de Charlebois devient tragique dans *Hanches neige*, où le passé s'abîme dans le futur: et les calembours deviennent les armes les plus basses contre la mort, et les rires qu'il met en pages nous restent comme un noeud dans la gorge. Dans le livre de Thisdel, l'image force la vie. Dans le dernier recueil de Charlebois, le mot-objet viole l'intimité par une nouvelle fiction. Peut-être même ne sommes-nous pas si loin de la violence des poèmes mieux assumés et tout intimes de Geneviève Amyot, par exemple.

Mais voici déjà que j'essaye de boucler une boucle avec des *poètes* différents. Je m'arrête. Je ne veux pas céder à la tentation de regrouper des écritures si diverses mais autant nécessaires.

Car ce qui importe le plus c'est que le Noroît demeure un *lieu vivant* — habité par les *Poèmes des quatre côtés* de Jacques Brault, les *Anecdotes* de Michel Beaulieu, *La belle été* d'Alexis Lefrançois — où se refait le langage à l'image de la vie.

---

## LA COULEUR DANDIES

Claude Beausoleil

---

Roger Kempf, **DANDIES**  
**Baudelaire et Cie**, essai, Ed.  
du Seuil 1977, 186 p.

«Le dandysme, qui est une institution en dehors des lois, a des lois rigoureuses auxquelles sont strictement soumis tous ses sujets, quelles que soient d'ailleurs la fougue et l'indépendance de leur caractère.»

Baudelaire

Livre de notations, livre du détail pluriel, quotidien. Tracé dans les traces, à la recherche, mais de quoi? d'un fil. Pas fil global mais fil facette. Et de cette facette (elle-même multiple et morcelée) pourrait découler un nouvel angle de lecture, des sens.

### L'insolence comme question perdue

«Tout Dandy est un *oseur*, mais un oseur qui a du tact, qui s'arrête à temps et qui trouve, entre l'originalité et l'excentricité, le fameux point d'intersection de Pascal.»

Barbey d'Aurevilly

Dandysme: singularité, différence(s), arrogance, arrangement, imagination, indignation face à la vulgarité, découverte du virevoltage. On se croirait dans un générateur du mot « mood »... Urbain, spécifique, raffiné, récurrent, vaguement dégoûté, intelligent, décorateur, le Dandysme s'affiche, se développe, marginal, critique, superficiel (son creusage est de l'ordre du frivole nécessaire, à la limite du maquis chic). Coloré: le *rouge* et le *vert*, couleurs dandies par excellence. Aussi: une façon d'être, «Le dandysme du coup d'oeil et de la situation historique:» (p. 58) *Le Dandysme ne revendique aucun pouvoir*. Il est de ceux qui perdent en sachant.

### Le plein et le vide

Le Dandy fait de l'instant sa proie et pourtant à chaque instant rejette les valeurs qui se rattachent à l'objet focalisant cet instant. Son esprit critique s'affirme toujours du bout des lèvres, ses jugements sont plissés. A contre-mode, ils la deviennent.

Dans son dernier livre, Roger Kempf retrace des faits et gestes, souligne, tend des signaux: le lecteur peut

se promener ainsi dans des tableaux de Baudelaire, Byron. Barbey d'Aureville, Chateaubriand... Un terrain ensorcellé, énigmatique, irréductible s'ouvre alors, invitant à une relecture elle-même singulière, à la fois du côté du concret, du littéraire et de l'esprit, une relecture des «caractères». Ce qui intéresse dans l'essai de Roger Kempf c'est le point-de-vue critique qui est à la fois rigoureux et débraillé. Ni thématique, ni carrément biographique, ou encore typologique, son **DANDIES Baudelaire et Cie** ouvre une brèche délicate, originale dans cette question des approches modernes de l'oeuvre littéraire. Livre de notations, livre du détail pluriel, livre qui donne le goût de lire le fait littéraire dans ce qui le caractérise (l'oeuvre) mais aussi dans les coulisses de ce qui contrairement le génère: l'attitude de vie, la «manière» d'un auteur, la signification d'un mouvement.

---

## LA GAGEURE DU LISIBLE

Normand de Bellefeuille

---

Serge Gauthier, **Glottes**, Les Herbes rouges, no. 53, juillet 1977.

Parler du texte de l'ami ne devrait rien avoir de dérangeant, moins encore de restreignant. Pourtant ça se surveille terriblement, ça s'empêche même et ça hésite. Ça sait bien que ce texte, alors qu'il n'était que parole, plaisait déjà, marquait sa propre écriture de ses mots, de son agitation, de sa lisibilité. Mais devant l'écriture si presque parfaite du premier livre, ça se lie, ça craint l'officialité, le palmarès et la louange.

Tout citer serait certes plus simple et plus juste. Peu de métalangage possible ici, le texte se défend bien, parle presque. Moins un texte sur le texte qu'une parole sur la parole. La parole matériellement, machiniquement: la bouche, la langue, les gencives, les dents, la trachée, l'appareil de la parole, l'usine. La parole comme ar-

me, comme terrorisme: «le rouge aux lèvres déjà de la boucherie à venir». La parole revendicatrice, militante: «un combat se déroule à coups de langue», «toute la colère d'une glotte unanime». La parole politique, désireuse d'une «bouche commune», d'une «glotte commune», d'une «nouvelle connivence». Mais également la parole bafouée de la blanchisseuse, de la secrétaire, de la couturière, de la femme d'intérieur: «c'est leur langage à elles qu'on vole à chaque jour toujours plus vite»; la parole bafouée des «femmes et des hommes des shops et des bureaux... qui se (recouchent) dans les mêmes rêves de linge sale lavé en famille»; la parole empêchée, distraite, retenue par les «machines à coudre les lèvres et les camisoles de force pour le travail, de peur que le rire et la folie n'agitent et secouent les fondements».

Bien sûr tout n'est pas neuf dans ce texte. Publié il y a un an ou deux il aurait eu plus d'efficacité, plus d'impact. La poésie du corps et plus est, du corps-texte, du texte et du corps machinés a fait les beaux jours du formalisme québécois. **Glottes** n'en est pas tout à fait «revenu».

Ce qui importe surtout ici c'est cette impression fréquente à la lecture de lire la phrase que l'on aurait dû soi-même écrire, la phrase qui réhabilite le discours comme instrument stratégique dans les luttes à mener. «Aux prises avec le politique jusque dans les poils», le texte de l'ami dénonce, offre moins une rhétorique, des figures, des motifs qu'un ton, qu'une lisibilité habile qui évite la transparence et la prétention didactique. C'est précisément cette gageure du lisible que la poésie québécoise se doit de prendre au plus tôt. C'est ce pari que **Glottes** commence à gagner et il faut y voir quelques promesses.

---

**ANTHONY PHELPS  
ET GÉRARD ÉTIENNE**

**Michel Beaulieu**

---

Bien que l'ayant acheté dès sa sortie il y a quelques années, j'ai longtemps hésité à lire le prodigieux roman d'Anthony Phelps, **Moins l'infini** (Paris, Editeurs français réunis, 1972). Ayant connu l'auteur jadis, au temps des premières éditions Estérel, et ayant à l'époque refusé ses poèmes dont on a dit beaucoup de bien par la suite tout en publiant ceux de ses compatriotes Gérard Etienne (**Lettres à Montréal**) et Serge Legagneur (**Textes interdits**), j'avoue que j'étais à la fois sceptique et fasciné: si le poète me rebutait, peut-être n'en irait-il pas de même du romancier.

De toute la littérature haïtienne, je n'avais lu, hormis quelques poètes, qu'un seul roman, le classique **Gouverneurs de la rosée**, de Jacques Roumain, — et ce roman a été écrit il y a plus de trente ans —, ayant en vain cherché à mettre la main sur les livres de Stephen Alexis (?) dont on m'a souvent dit qu'il était le

plus grand romancier de son pays.

Phelps, comme Legagneur, appartenait à un groupe de cinq poètes, avec Davertige, Roland Morriseau et René Philoctète, qui s'étaient réunis à Port-au-Prince avec des peintres sous une appellation que j'oublie. Du groupe, Davertige et Legagneur me semblaient être les meilleurs poètes il y a dix ans et il me semble aussi qu'ayant tâté du théâtre et de la poésie comme introduction à son oeuvre à venir, Phelps est devenu un écrivain majeur à travers le roman.

Le lecteur aura entre les mains et lira une fiction d'autant plus subversive qu'elle repose sur des données de base vérifiables. Quiconque a entendu parler de ce qui se passe en Haïti sera sans doute horrifié par ce livre qui s'inscrit dans l'un des courants les plus puissants de la littérature qui se fait en dessous des Etats-Unis. Qu'il suffise de rapprocher **Moins l'infini** de **La chanson que nous chantons**, d'Eduardo Galeano (Paris, Albin Michel, 1977) ou du classique **Monsieur le Président**, de Miguel Angel Asturias (Paris, Albin Michel, 1977, mais d'abord publié aux Editions

Bellenand en 1952, toujours à Paris). Les trois romans ont en commun la description de la répression.

**Moins l'infini** aborde la répression à Haïti en la cristallisant dans deux personnages qui en sont les victimes. Ici, les idéologies n'ont pas à s'affronter puisque le but premier des révolutionnaires est de faire tomber la dictature sanglante qui gouverne le pays. Ici, aussi, les révolutionnaires ont des émotions, ce qui n'est pas peu dire. Le texte est chaleureux; l'écriture, hantante et sans bavures.

En complément à ce texte et dans la même lignée, Phelps a publié par la suite un court roman, **Mémoire en Colin-Maillard** (Montréal, Nouvelle Optique, 1976), dont la délation constitue le noeud principal et qui confirme la puissance de l'écrivain. **Mémoire...** fait pendant à son premier roman en décrivant une autre facette de la réalité multiple de Haïti, une réalité obsédée. Il ne faut pas oublier que les intellectuels (sans aucune nuance péjorative!) ont déserté leur pays et que la plupart d'entre eux espèrent y retourner un jour. Force leur est donc de combattre de l'extérieur la dictature. Les romans de Phelps ap-

partiennent à la conscience et agissent comme des catalyseurs.

De cet enfer haïtien, aimé non pas comme un enfer mais comme un possible, nous nous faisons une représentation hélas diffractée. Dès le livre fermé, nous retombons dans un univers identique à celui que nous avons quitté en l'ouvrant, chanceux que nous sommes. Pourtant, les conditions aidant, cet univers-là ne pourrait-il pas être le nôtre? Les écrivains nous en servent sans cesse l'avertissement.

**Le nègre crucifié** (Montréal, Editions francophones & Nouvelle optique, 1974), récit de Gérard Etienne, aborde la répression sous un angle légèrement différent de Phelps. L'omniprésent *je* personnalise la fiction en forçant le lecteur à se mettre dans la peau du personnage soit pour le nier soit pour s'y reconnaître sinon dans la réalité, du moins par analogie, alors que les romans de Phelps forcent leur lecteur à prendre parti. Une certaine tonalité y surprend, celle-là même qui doit surprendre le lecteur non-averti quand ses yeux tombent pour la première fois sur les structures québécoises du langage. Bien qu'utilisant la langue

française, Etienne est en ce sens moins *français* que Phelps mais sans être régional. Le titre même de son récit, le NÈGRE crucifié, renferme d'autres réalités que ne l'aurait fait, par exemple, le HAITIEN. Et la plupart des hommes ne sont-ils pas le nègre de quelqu'un?

On trouvera sans doute trivial que j'ajoute ceci: récemment, à la télévision, j'ai vu un fort mauvais film français où Jacques Brel, en juge d'instruction, décide de mettre en accusation trois policiers qui avaient tué un homme en le tabassant au commissariat. Le trio sera acquitté grâce à des manoeuvres de coulisses mais Brel, au cours d'une intervention en cour, dira une phrase que me rappelle en ce moment l'enquête sur la visite de nos gendarmes royaux *et al* aux locaux de l'Agence de presse libre du Québec. Il faut avoir les yeux ouverts, disait en substance le juge d'instruction, pour ne pas que ce qui est aujourd'hui l'exception ne devienne demain la règle.

C'est de la règle que témoignent Gérard Etienne et Anthony Phelps.



## la nouvelle barre du jour

Case postale 131, succ. Outremont,  
Outremont, Qué. H2V 4M8

nom \_\_\_\_\_

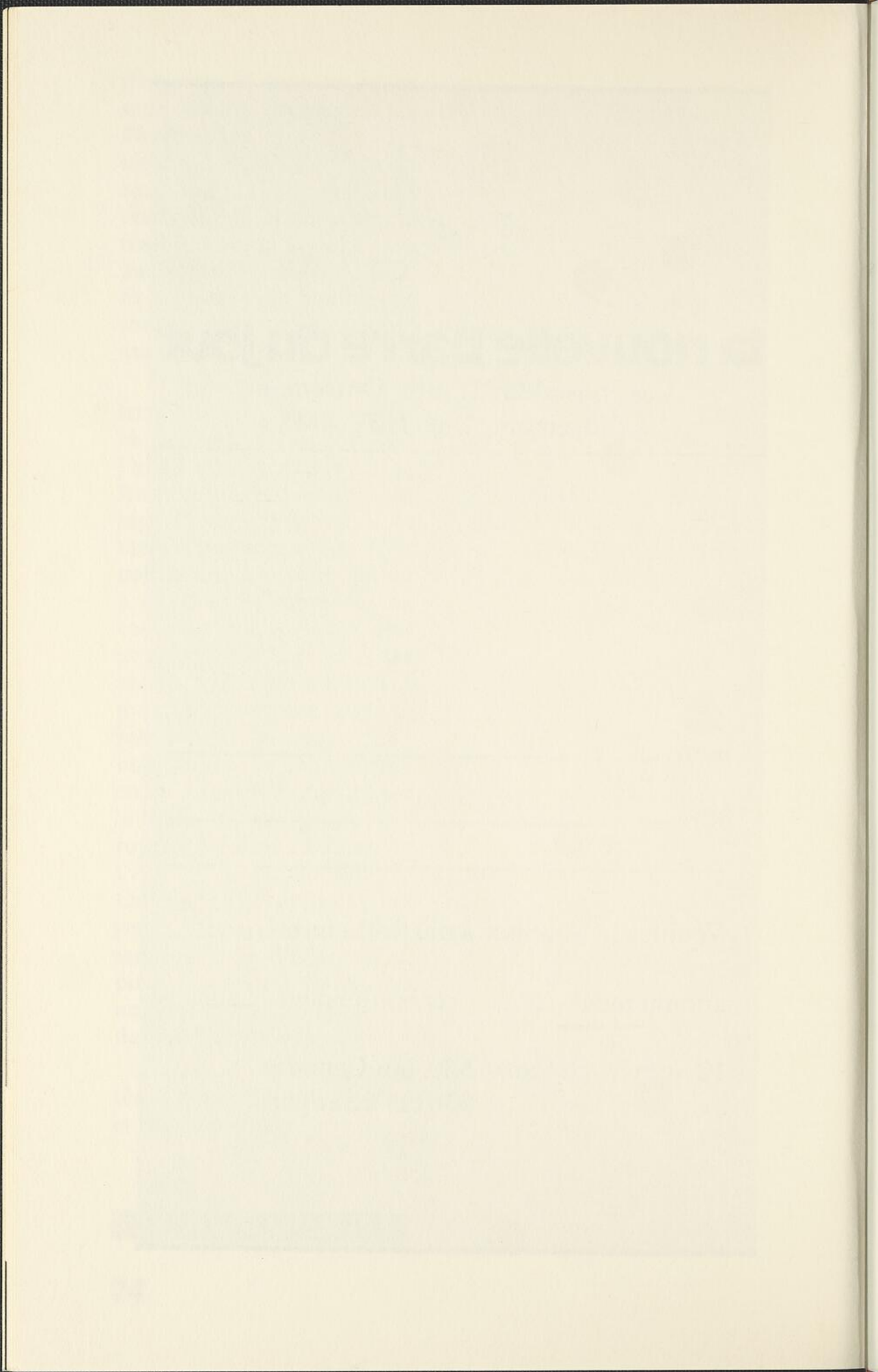
adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

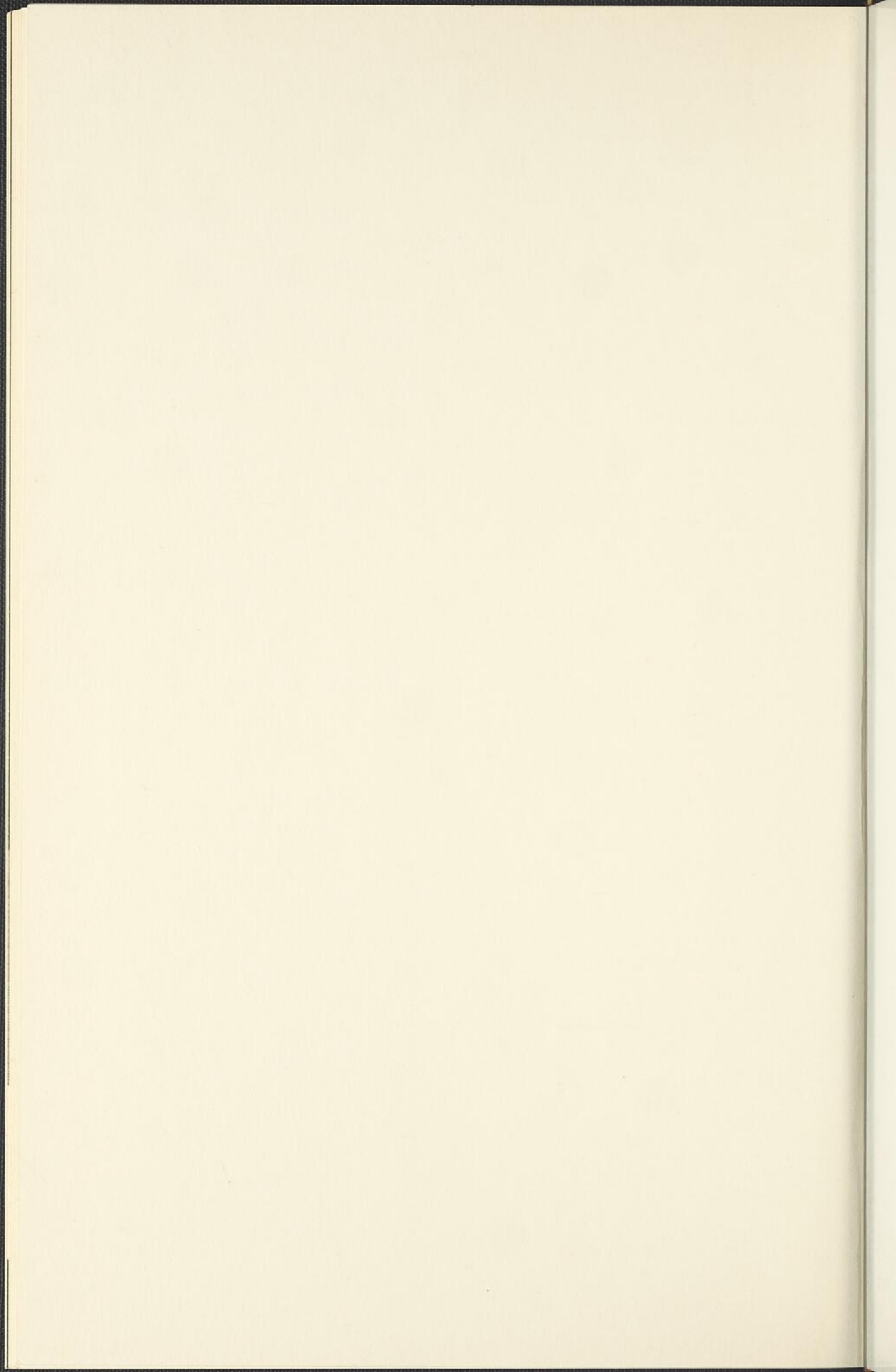
Veillez m'abonner à partir du numéro: \_\_\_\_\_

abonnement \_\_\_\_\_ réabonnement \_\_\_\_\_

12 numéros, (1 an) \$30. (au Canada)  
\$36 (à l'étranger)









Jean-Pierre Guay  
Louise Bouchard  
Michel Gay  
Jean Yves Collette  
Michel Beaulieu  
Marcelle Brisson  
Denyse Hébert-Richard

\$3.00